

Amir Biglari et Dominique Ducard (dirs), *La sémantique au pluriel. Théories et méthodes*, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Rivages linguistiques », 2022, 474 p.

Cet ouvrage collectif, réalisé sous la direction d'Amir Biglari et Dominique Ducard, a pour objectif de « faire apparaître, dans un format le plus unifié possible, les principales théorisations linguistiques de la signification et du sens développées actuellement dans l'espace francophone » (p. 9). Il ne comporte pas moins de dix-huit chapitres (auxquels s'ajoutent le prologue et l'épilogue), rédigés par vingt-deux chercheuses et chercheurs reconnus, et propose ainsi un panorama d'autant d'approches actuelles de la sémantique – parfois complémentaires, parfois divergentes – parmi les plus représentatives.

Comment définir la *signification* ? Qu'en est-il du *sens* ? Quel doit être l'objectif d'une théorie linguistique de la signification ? Telles sont les principales questions auxquelles ils s'efforcent d'apporter des réponses, parfois très différentes. Si, comme on l'a vu, les chapitres qui composent cet ouvrage présentent chacun une théorie ou une méthode actuelle, nombre d'entre eux débute par un rappel historique qui permet de saisir dans quel contexte celle-ci s'inscrit, ce qui l'a précédée, de quoi elle se veut être la continuation ou à quoi elle s'oppose, offrant ainsi au lecteur une bonne vision d'ensemble de la recherche en sémantique au sens large, sans occulter les liens que cette dernière entretient avec d'autres disciplines (philosophie du langage, logique ou encore psychologie, pour n'en citer que quelques-unes).

Tous les chapitres sont autonomes et peuvent dès lors être lus indépendamment les uns des autres (les renvois explicites à d'autres chapitres étant d'ailleurs rares), mais l'ordre dans lequel ils sont proposés permet parfois de mieux saisir les convergences qui peuvent exister entre les approches qui y sont décrites. C'est particulièrement évident s'agissant des premiers chapitres, les théories dont il y est question devant toutes beaucoup à la théorie de l'argumentation dans la langue ; de la même façon, plusieurs approches présentées en fin d'ouvrage ont notamment en commun d'accorder davantage d'importance aux emplois attestés, et donc aux corpus (oraux et écrits).

Les chapitres comptant en moyenne une vingtaine de pages, les auteurs s'en sont logiquement tenus à un certain niveau de généralité et on aurait peut-être pu souhaiter, dans certains cas, que davantage d'exemples soient fournis pour illustrer leur propos. Qu'à cela ne tienne, le lecteur intéressé pourra se reporter aux nombreuses références proposées chaque fois que cela est utile. La bibliographie, on s'en doute, est ainsi extrêmement riche.

À la suite du prologue (lequel nous rappelle que la sémantique ne s'est constituée que tardivement en tant que sous-discipline de la linguistique, en raison sans doute de la complexité de son objet d'étude), le premier chapitre, que l'on doit à Jean-Claude Anscombe, est consacré à la **sémantique argumentative**. L'auteur, qui « propos[e] de bâtir [...] une sémantique de l'énoncé, qui conçoit le sens de l'énoncé comme à la fois dépendant de et déterminant le sens d'autres énoncés faisant partie du même texte » (p. 24), revient tout d'abord sur les fondements de la *théorie de l'argumentation dans la langue* (TAL), puis sur ceux de la *théorie des topoï* – ces *topoï* étant des « garants » (présents en langue et graduels) permettant, pour un raisonnement, de passer des arguments aux conclusions –, dont découle l'idée d'une « structuration topique du lexique », selon laquelle le sens d'un mot est défini très généralement par les *topoï* qui y sont attachés (p. 36). Après avoir résumé les principales critiques adressées à la théorie des *topoï*, il présente finalement la *théorie des stéréotypes* (qui conserve certains des acquis de la précédente) et conclut en précisant les frontières respectives de la sémantique (telle qu'envisagée par la théorie des stéréotypes) et de la rhétorique.

La **théorie des blocs sémantiques**, exposée par Marion Carel, soutient également l'hypothèse « selon laquelle la signification linguistique est non pas informative, mais argumentative », au sens où « parler consiste à construire un texte, à entrelacer des mots, à les mettre en regard, à les présenter comme se généralisant ou s'exemplifiant, à les opposer » (p. 45). L'auteure commence par présenter les trois principes de la théorie des blocs sémantiques (« la signification linguistique participe à la détermination du sens des énoncés », « la signification est argumentative » et « la manière dont la signification d'un mot participe à la détermination du sens d'un énoncé varie selon l'emploi du mot » ; p. 46-51). Elle précise ensuite le fonctionnement de la théorie grâce aux concepts de *blocs sémantiques*, d'*aspects argumentatifs* et de *quasi-blocs*. Elle s'intéresse également à l'entrelacement (créatif) des mots (et donc de schémas argumentatifs) au sein des textes, à travers trois types de termes (*constitutifs*, *caractérisants* et *singularisants*) et au phénomène nommé *décalage*, illustré par des exemples littéraires. Pour finir, elle nous donne, en guise de perspectives, un rapide état de l'art des travaux menés dans le cadre de la théorie des blocs sémantiques concernant des phénomènes aussi variés que l'anaphore, la temporalité ou la déixis, et affirme que cette théorie est également à même de rendre compte des différents modes énonciatifs.

La **sémantique des points de vue**, présentée par Pierre-Yves Raccah, « suppose de renoncer à la classique conception *transmissionnelle* de la communication langagière, au profit d'une conception *manipulatoire* » et nécessite de « distinguer rigoureusement

ce qu'un sujet parlant comprend de ce qui, dans les unités de langues qui ont été utilisées, lui fait comprendre ce qu'il a compris, dans la situation dans laquelle il l'a compris, et avec les croyances et les connaissances qu'il avait au moment où il le comprenait » (p. 75). L'auteur met d'abord en évidence ce qu'il présente comme l'erreur commune de trois grands types d'approches de la sémantique (« mondaine », « logiciste » et « cognitive »), à savoir que, aussi différentes soient-elles, elles cherchent toutes la signification en dehors des langues (p. 78). Selon lui, la sémantique ne peut pas être la « science du sens », car un tel objet d'étude l'exclut du domaine de la linguistique et ne permet pas d'en faire une science empirique ; elle serait plus adéquatement décrite comme « la science des contraintes que les unités linguistiques imposent sur la construction du sens des énoncés de ces unités » (p. 80). Dans cette optique, donc, ce que la sémantique doit étudier, ce sont les contraintes imposées par les langues sur les opérations de construction du sens. Après avoir démontré ses propos, l'auteur montre aussi qu'il est ainsi possible de déterminer par calcul à quels présupposés idéologiques les énoncés se présentent comme souscrivant.

Pour présenter la **sémantique des possibles argumentatifs**, « une théorie des potentialités de sens linguistique à l'interface de ses deux formes de manifestation : le sens produit par l'usage situé de la langue, ou *sens discursif*, et le sens stabilisé de manière durable dans une communauté linguistique et culturelle, appris et partagé largement par les membres de cette communauté, mais qui reste susceptible de subir des modifications par la mise en œuvre dans les occurrences de parole » (p. 99), Olga Galatanu ne manque pas de rappeler ses filiations (les développements de la sémantique argumentative et les propositions de sémantiques du stéréotype) et d'évoquer les rapprochements ultérieurs avec d'autres approches (par exemple avec les sémantiques cognitives ou la métalangue sémantique naturelle). Elle expose bien entendu les postulats, hypothèses et objectifs de ce modèle (dont elle souligne les spécificités), mais s'attarde également sur deux questions méthodologiques pour sa mise en œuvre dans les analyses : la collecte des données (qui combine ressources lexicographiques, corpus discursifs, discours fondateurs et enquêtes expérimentales) et la représentation de la signification lexicale (illustrée ici en détail pour le nom *enseignant*). La dernière section de ce chapitre résume quelques-unes des difficultés auxquelles est confrontée la sémantique des possibles argumentatifs, ainsi que quelques perspectives qui s'offrent aux chercheurs.

Le chapitre de Bert Peeters consacré à la **métalangue sémantique naturelle** (MSN), conçue dans les années 1960 par Anna Wierzbicka, est publié à titre posthume. Il propose un bref aperçu historique des cinq étapes de l'élaboration de la MSN, dont la dernière évolution majeure date de 2014. Il en présente les principes de base : la

simplicité sémantique (les primitifs sont par définition indécomposables et indéfinissables), l'universalité (la MSN suppose l'isomorphie des noyaux sémantiques irréductibles de toutes les langues du monde) et la traduisibilité. Les rectifications et améliorations sont régulières (notamment grâce à des comparaisons avec d'autres langues), mais l'hypothèse de départ, qui supposait que le nombre de primitifs ne devait pas être extrêmement élevé, semble se vérifier (à l'origine au nombre de treize, ils sont aujourd'hui soixante-cinq, un nombre stable depuis plusieurs années). Une section est dédiée au lexique de la MSN et en particulier à ces primitifs sémantiques (exprimés ici en anglais et en français : *JE, TU, BIEN, MAL, VIVRE, MOURIR*, etc.), ainsi qu'à la notion plus récente de « molécule sémantique » (*EAU, BOUCHE, MAINS*, etc.), qui permet des explicitations plus concises et lisibles ; la section suivante en présente la syntaxe et les aspects discursifs, en introduisant les gabarits sémantiques. Quant à la dernière section, elle met en exergue l'intérêt didactique de la MSN grâce aux scénarios culturels et pédagogiques.

Gilles Col précise que la **sémantique instructionnelle** est un modèle issu de la théorie de la construction dynamique du sens (car « le sens d'une expression dans un énoncé donné est composé d'une part de son apport propre et d'autre part de ses règles d'interaction avec le reste de l'énoncé », p. 150) dont l'objectif « est de proposer une modélisation du processus de construction du sens de l'énoncé dans son déroulement progressif, au fur et à mesure que les unités linguistiques agissent dans la construction et que leurs instructions, reflétant leur double fonction de convocation et d'évocation, sont perçues et traitées » (p. 143). Il s'ouvre sur une question : que faire de la polysémie ? Afin de répondre à cette question, l'auteur propose de voir le sens des unités linguistiques comme des *instructions* de construction du sens. Il souligne que pour expliquer en quoi le sens d'un énoncé dépend du sens des éléments qui le composent (autrement dit, pour expliquer le passage d'un niveau à l'autre), il est nécessaire d'avoir recours au principe de *compositionnalité* qui, toujours selon l'auteur, ne peut être purement ascendant, mais nécessite des mécanismes correctifs descendants (p. 146). L'auteur détaille les principes généraux de la sémantique instructionnelle, et en particulier les notions d'*instruction*, de *scène verbale* et le principe de *convocation-évocation*. Une section permet de les illustrer minutieusement, schéma à l'appui, pour un court énoncé commençant par l'unité polysémique *voilà*, dont la construction du sens implique sept moments successifs. Il précise aussi que, bien que le modèle s'applique pour le moment à l'analyse de l'écrit, il est permis de supposer qu'il pourrait également être appliqué à l'oral.

Le chapitre rédigé par Jean-Michel Fortis est consacré à la **sémantique cognitive** au sens étroit, c'est-à-dire au courant théorique

apparu dans les années 1970 aux États-Unis. Dans un premier temps, il s'intéresse aux interfaces entre structures linguistiques et structures perceptivo-cognitives : entre autres, l'organisation figure / fond, l'expression des relations spatiales ou encore la Grammaire Cognitive. Dans un second temps, il revient de façon très claire sur plusieurs concepts centraux en sémantique cognitive : le *prototype* (et son application en sémantique), les *métaphores conceptuelles* et les *espaces mentaux*. Pour finir, il met en évidence certains des problèmes auxquels la sémantique cognitive doit ou a dû faire face (et les divergences de points de vue que ceux-ci entraînent).

Le chapitre de Vincent Nyckees a pour objet la **sémantique médiationniste**, qui souhaite tenir compte de nos connaissances actuelles « du fonctionnement et de l'histoire des *langues*, de la *cognition humaine* et des *groupes humains* » (p. 187). Là où la plupart des théories de la signification dissocient deux caractéristiques vues comme essentielles des significations linguistiques, à savoir leur « historicité » et leur « opérativité » (c'est-à-dire « [...] le fait que les significations attachées aux signes linguistiques rendent possibles des types d'activités relativement *efficaces* – en ce sens qu'elles permettent aux agents d'obtenir certains effets spécifiques qu'ils n'atteindraient pas sans elles » ; p. 188-189), la sémantique médiationniste entend au contraire les réarticuler. Elle s'appuie sur deux thèses, celle de la « sémioticité de la cognition humaine » et celle de la « cognitivit  du langage », pour dépasser à la fois les conceptions purement référentielles et les conceptions purement pragmatiques. Une section est consacrée à la question du changement de sens, dans laquelle est postulé le principe de continuité, qui prévoit que dans la première phase du processus, la continuité entre les deux significations doit être assurée (p. 204).

L'ambition affichée de Georges Kleiber est de « montrer que la sémantique ne peut pas se passer de 'référence' » ; la **sémantique référentielle** qu'il entend réhabiliter à travers ce chapitre est « une sémantique en prise avec les 'choses' du monde et qui, en conséquence, soutient que le sens n'a de sens que dans et par le réel » (p. 207), à l'heure où, nous dit-il, « [p]our beaucoup de linguistes, le recours à la référence dans le traitement du sens est considéré comme une hérésie théorique » (p. 223). Pour cela, il s'attache à répondre aux deux principales critiques formulées à l'encontre du paradigme référentiel : d'une part, l'idée qu'il existerait des « choses préexistantes au langage que les langues viendraient 'nomenclaturer' » (p. 214), et, d'autre part, une trop grande rigidité. En réponse à la première, il fait remarquer que « les langues, par l'intermédiaire de leurs unités lexicales [...] renvoient à des entités (concepts ou catégories) extra-linguistiques, qui font partie de ce que nous croyons être la réalité ou le monde, et que ces entités ne sont pas nécessairement les mêmes, mais peuvent être différentes

selon les langues » (p. 218) – c'est là qu'intervient la dénomination. À la seconde, il rétorque que les sémantiques aréférentielles (qu'il s'agisse du contextualisme radical ou des versions à sens stable) se heurtent au même écueil. En conclusion, pour l'auteur, « le chemin du sens langagier [...] semble donc bien passer par 'une sémantique qui n'a plus peur du réel' » (p. 224).

Le chapitre de David Piotrowski présente la **sémantique morphodynamique** et la morphodynamique (MD) du signe, laquelle « puise à deux sources : d'une part, le structuralisme saussurien, d'autre part, la MD issue des travaux de R. Thom et J. Petitot » (p. 225). Dans la première partie, l'auteur montre comment « la 'MD du signe' se propose d'établir l'architecture fonctionnelle du signe saussurien dans une écriture mathématique 'adéquate' au sens où les notions mathématiques retenues expriment précisément le contenu formel des intuitions structurales saussuriennes » (p. 227). Il définit, sous la forme d'équivalences, les concepts d'*opposition*, de *différence*, de *rappports* (*syntagmatique* et *paradigmatique*) et de *valeur*. La deuxième partie s'intéresse à la signification phénoménologique, tandis que la troisième entend « passer d'une MD (inachevée) du signe isolé à une MD des interactions entre signes » (p. 235). Enfin, la dernière partie expose les avantages de la MD du signe, en soulignant notamment que « la perspective MD porte l'analyse structurale, jusque-là conceptuelle-descriptive, à un niveau de détermination (mathématique) supérieur et ayant valeur objective » (p. 245).

Laurent Roussarie dit de la **sémantique formelle** qu'elle « peut s'appréhender, à grands traits, comme l'application des principes, des méthodes et des concepts de la logique à l'analyse des langues naturelles » et que « [s]on enjeu est, entre autres, de faire émerger la structure logique des énoncés et de définir les processus d'interprétation sous la forme de systèmes mathématiques consistants et aptes à prédire de manière déductive toutes les conséquences d'une analyse sémantique » (p. 252). Il nous en présente d'abord la généalogie, rappelant qu'elle tire en grande partie ses origines de la logique et de la philosophie analytique, mais qu'il a fallu attendre la fin des années 1960 pour que s'opère un rapprochement entre les études en logique et en linguistique. Il nous en résume ensuite le programme général (que l'on doit à Montague) : « la syntaxe d'une langue est une algèbre, sa sémantique est une algèbre et il existe un homomorphisme de la première vers la seconde » (p. 254), puis distingue les concepts de *sens*, de *dénotation* et d'*intensionnalité*. Il rappelle que la sémantique formelle est souvent dite *vériconditionnelle*, parce qu'elle adopte le principe selon lequel le sens d'une phrase est identifié à ses conditions de vérité, et qu'elle s'appuie sur le principe de compositionnalité. L'auteur propose ensuite quelques exemples éclairants (les quantificateurs généralisés, l'utilisation de variables

pour résoudre les pronoms, et le calcul des conditions de vérité), avant de résumer (et de nuancer) les critiques dont elle fait le plus souvent l'objet, tout en soulignant le dynamisme de la recherche en sémantique formelle depuis plus de cinquante ans.

La **sémantique logico-énonciative** présentée par Jean-Pierre Desclés se réclame à la fois « [d]es travaux d'A. Culioli », « de l'approche sémantique et cognitive de B. Pottier, des outils formels de la grammaire applicative de S. Shaumyan et des réductions paraphrastiques de la grammaire d'opérateurs de Z. Harris » (p. 269). La première partie du chapitre est consacrée aux opérations de prise en charge énonciative, dont le fonctionnement est brièvement rappelé, puis formalisé ; la deuxième traite de l'ancrage de l'activité de langage dans la cognition. La troisième expose l'architecture cognitive et computationnelle du modèle de la GRACE (*Grammaire des opérations applicatives, cognitives et énonciatives*), qui possède plusieurs niveaux de représentation et combine démarche sémasiologique ascendante et démarche onomasiologique descendante. La quatrième partie, enfin, s'intéresse aux formalismes à utiliser.

Dominique Ducard et Sarah de Vogüé empruntent à Benveniste l'appellation **sémantique de l'énonciation**. Les auteurs rappellent tout d'abord les grands principes de la linguistique de l'énonciation de Culioli, puis Sarah de Vogüé présente une étude détaillée de la locution *vouloir dire*, étude qui permet « d'expliquer comment elle en vient à prendre un sens qui renvoie justement à la notion de signification (*cela veut dire...*) – ou [...] d'explicitation –, alors que *vouloir* en est loin et que *dire* parcourt un faisceau de significations sans doute liées mais qui sont différentes » (p. 292) et « de mettre à l'épreuve un certain nombre d'outils théoriques [...] : – la notion de “forme schématique” [...], qui vise à rendre compte de la façon dont une unité morpho-lexicale peut formater son contexte et construire ses valeurs [...]. – l'opposition entre “quantité” et “qualité” distinguant deux catégories d'items référentiels auxquels peuvent renvoyer les unités lexicales, les quantités étant des entités, quand les qualités tiennent lieu de propriétés attribuées à ces entités [...] » (p. 293). Dominique Ducard se sert pour sa part d'un autre exemple, la locution *sans doute*, pour illustrer les principes de *glose métalinguistique* et de *forme schématique* et aborder l'hypothèse du *geste mental*, récemment devenue centrale, et qui, comme cela est dit en conclusion, invite forcément « à un dialogue possible avec d'autres domaines d'étude du langage » (p. 310).

Le chapitre de Catherine Kerbrat-Orecchioni dédié à la **sémantique interactionnelle** s'ouvre sur un double constat : d'une part, l'étude du sens « [a] été, de la part des promoteurs de la linguistique moderne, l'objet d'une certaine défiance, voire de diverses tentatives d'exclusion » (p. 311) ; d'autre part, « l'étude du fonctionnement des conversations, et plus généralement des diverses

formes que peuvent prendre les échanges verbaux, [n'est] toujours pas au cœur de la réflexion linguistique » (p. 312). L'interaction dont il est question dans ce chapitre doit « être entendu[e] au sens strict, c'est-à-dire impliquant l'existence de plusieurs locuteurs en présence ou du moins en contact immédiat, et qui s'expriment à tour de rôle » (p. 313). L'auteure montre, à l'aide d'exemples attestés, comment fonctionne le travail de dénomination (perspective onomasiologique) et comment les signes linguistiques qui sont échangés entre les interlocuteurs peuvent faire l'objet d'une négociation. Elle s'intéresse ensuite à la question de l'interprétation (perspective sémasiologique), qu'elle considère centrale en linguistique, l'objectif du linguiste étant de comprendre comment les locuteurs « s'y prennent pour assigner un sens autant que possible identique, ou du moins similaire, aux énoncés qu'ils échangent » (p. 314). En conclusion, elle regrette également que le travail interprétatif de l'analyste, pourtant inévitable, continue de faire l'objet d'un certain déni au sein de la communauté scientifique.

Second chapitre rédigé à quatre mains, celui de Marie Veniard et Michelle Lecolle traite de la **sémantique discursive**, expression qui, selon les auteures, « permet de mettre en évidence la dépendance réciproque et le tissage intime entre sens et discours – le discours étant envisagé dans sa dimension de pratique sociale » (p. 333). Elles décrivent la **sémantique discursive** comme étant une démarche associée à certains principes méthodologiques et postulats, qu'elles résument ainsi : « – la **sémantique discursive** [...] cherche à penser la globalité *du* **sémantique** dans sa dynamique et dans ses différentes manifestations langagières, et ne considère pas les faits **sémantiques** comme relevant d'un module 'à part', additionnel (à des modules syntaxique, pragmatique, etc.) ; – elle s'ancre dans l'observation et la description de l'usage des pratiques discursives attestées, en prise avec le monde et avec les locuteurs comme êtres sociaux : se situant du côté du langage en analysant des mécanismes linguistiques, textuels et discursifs, c'est précisément à cette interaction qu'elle s'intéresse ; – prenant en compte l'attesté, elle n'écarte pas ce qui peut être considéré comme marginal ou des cas 'limite' » (p. 333). Après cette introduction, les auteures mentionnent premièrement les nombreux champs de recherche qui ont pu inspirer la **sémantique discursive**, qu'elles distinguent de l'analyse du discours et qui ne devrait pas non plus être vue comme une simple « **sémantique lexicale** 'en discours' ». Dans la section centrale de ce chapitre, elles présentent et illustrent chacun des six postulats de la **sémantique discursive**, avant d'évoquer finalement les limites de cette dernière et de donner quelques perspectives.

Selon Carine Duteil-Mougel, la **sémantique textuelle** « occupe une place essentielle au sein des sciences du langage, et participe au projet d'une *sémiotique des cultures*, qui entend redéfinir la spécificité



des sciences humaines et sociales » (p. 345). L'auteure précise donc le positionnement de la sémantique textuelle au sein des sciences du langage et revient sur le modèle du signe et sur les problématiques de la signification. Elle distingue les différents paliers de description de la sémantique différentielle, allant du morphème au texte, et les trois paliers de la théorie sémantique (micro-, méso- et macrosémantique) et consacre également de courtes sections à l'analyse thématique et à la morphosémantique.

Comme le précise d'emblée Bénédicte Pincemin, « la textométrie n'est pas en soi une théorie sémantique, mais plutôt une méthodologie pour l'analyse de corpus de textes », et la **sémantique textométrique** « s'entend donc ici comme une approche du sens linguistique à travers une certaine forme d'exploration des corpus » (p. 373). Dans une première partie, l'auteure s'attache à présenter la textométrie, en revenant rapidement sur son histoire (depuis la lexicométrie, qu'elle dépasse en « déployant les traitements à tous les niveaux de composition linguistique du texte », p. 375), en donnant un aperçu des principaux types de traitements possibles (calcul des spécificités, calcul de cooccurrence, analyse des correspondances, classification automatique) et en la distinguant d'autres méthodes d'analyse quantitative – la textométrie se caractérisant par un certain équilibre entre quantitatif et qualitatif. Dans une deuxième partie, elle montre en quoi « les principes opératoires de la démarche font qu'elle se prête particulièrement bien aux observations sémantiques » (p. 384). Enfin, une troisième partie est consacrée à la question des unités et devrait rassurer le linguiste qui, sur ce point, s'inquiéterait de la qualité des analyses.

Le dernier chapitre de l'ouvrage, rédigé par Jacques Moeschler, aborde la question de l'**interface sémantique-pragmatique**. L'auteur commence par rappeler que la pragmatique est apparue bien plus tardivement que la sémantique, dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ce qui ne l'a pas empêchée de se développer rapidement. La première partie de ce chapitre insiste sur l'importance de distinguer la *signification* de l'*usage du langage*. En effet, « aucune théorie sémantique ne peut [...] répondre » à deux questions centrales : « (i) Quel est le *sens* de la phrase énoncée ? (ii) Comment l'interlocuteur est-il capable d'inférer le sens du locuteur à partir de la signification linguistique et d'autres informations non-linguistiques ? » (p. 400). La deuxième partie pose ce qui est sans doute la question fondamentale de la pragmatique : « savoir comment un destinataire s'y prend pour calculer le sens du locuteur à partir de la signification de la phrase » (p. 402). Pour y répondre, deux stratégies sont présentées : la stratégie gricéenne, qui suppose le respect du principe de coopération et des maximes de conversation, et la stratégie de la pertinence, qui postule le principe cognitif et le principe communicatif de pertinence. La troisième

section cherche à savoir où se situe la frontière entre signification conventionnelle et sens pragmatique, et inventorie les types de significations (implication, présupposition, implicature, explicature). La quatrième partie aborde enfin plus spécifiquement l'interface sémantique-pragmatique et propose six critères (accessibilité, force, explicitation, vériconditionnalité, contextualisation, inférence) pour distinguer les contenus sémantiques et les contenus pragmatiques, tout en montrant que la frontière est en fait sinueuse, certains phénomènes relevant de l'interface sémantique-pragmatique, plutôt qu'exclusivement d'un domaine ou de l'autre.

Enfin, le bref épilogue, intitulé « Le sens des sémantiques ou pour une sémiotique du langage » et signé par Per Aage Brandt, souligne une dernière fois la diversité des approches qui ont été présentées et s'achève par ces mots : « il est bien là, le sens, derrière ses génitifs, et ses analyses – les sémantiques – sont autant de manières de le démontrer » (p. 422).

Il va sans dire qu'il s'agit là d'un ouvrage d'une grande richesse, qui devrait faire référence et que l'on conseillera sans réserve à celles et ceux qui, disposant déjà d'un certain bagage en linguistique, souhaitent avoir une vision d'ensemble rigoureuse du vaste champ d'étude qu'est celui de la sémantique. Car s'il ne vise évidemment pas l'exhaustivité, il rend admirablement bien compte de la diversité des approches (essentiellement dans le monde francophone) et en expose les principes, les apports, mais aussi les limites actuelles ; une confrontation des plus stimulantes pour qui s'interroge sur la nature du sens et de la signification.

Maxime Warnier  
maximewarnier@gmail.com